Ahmed Kalouaz

avec tes mains

la brune au rouergue

Présentation

« J'aurais voulu que tu me montres, un jour de connivence, une photo longtemps dissimulée, en me disant que là, quelques jours dans ta vie, tu ne fus ni miséreux, ni soldat, ni travailleur de force, mais simplement un homme avec de la douceur au bout des doigts. »

Il s'appelait Abd el-Kader, né autour de 1917 dans un douar algérien. De ce père aujourd'hui disparu, Ahmed Kalouaz a voulu reconstruire le destin. Ces lambeaux de vie, sauvés du silence, tissent le portrait d'un homme dur à la tâche comme en affection, dont le parcours singulier a été commun à des centaines de milliers d'immigrés maghrébins.
Sans enjoliver ni noircir, *Avec tes mains* dit l'absence de mots communs entre les deux générations, les regrets et les rendez-vous manqués. C'est un chant d'amour bouleversant, adressé à un père dont la dernière volonté fut d'être enterré au pays, loin des siens.

Né en 1952 en Algérie, Ahmed Kalouaz vit dans le Gard. Il a publié une vingtaine de livres, nouvelles, romans, théâtre. La brune a publié de lui, en 1999, un récit, Absentes. *Il intervient dans des lectures publiques, en atelier d'écriture ou de parole, notamment en prison.*

la brune AU ROUERGUE

Du même auteur

NOUVELLES

Le Retour à Volonne, Le Bruit des Autres, 2007
Fugue bretonne, Le Bruit des Autres, 2007
Je me souviens du paradis, Le Bruit des Autres, 2004

ROMANS

Reste dans mon épaule, Le Bruit des Autres, 2003
Absentes, la brune, 1999

RÉCITS

Géronimo, dans ma poitrine un nuage s'endort, Le Bruit des Autres, 2005
J'ai ouvert le journal, Le Bruit des Autres, 2002
Attention fragiles, Le Bruit des Autres, 1998

THÉÂTRE

Tu connais New York, Lansman, 2003
Le Vol du papillon, Le Bruit des Autres, 2000

JEUNESSE

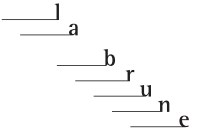
Les Lampadaires du parc, La Mirandole, 2002
Si j'avais des ailes, Actes Sud junior, 2008
Sortie de route, Éditions d'un monde à l'autre, 2008
Un maquisard dans la cité, Seuil Jeunesse, 2009

Couverture : Frank Secka et Christophe Paquet
Photo : © Agnès Bonnot/Agence Vu

© Rouergue, 2009
www.lerouergue.com
ISBN : 978-2-8126-1296-1

Ahmed Kalouaz

Avec tes mains



Tout ce qui fut sera, pour peu qu'on s'en souvienne.
Louis Aragon

À mon père, simplement.

1932

Parler de toi, mon père, c'est remonter un fleuve en pirogue. À l'heure de ces premières lignes lancées sur le papier, je cherche le lieu où tu pouvais être en 1932. Ce sera le début. Il en faut un, puisque ces pages à venir, maintes fois repoussées, timidement viennent enfin à moi.

Je sais que cette année-là, un jour, on vous a rassemblés sur la place du village. Un homme est assis à une table, apostrophe un à un les enfants qui jouent autour d'un terrain vague. Sur-le-champ, après avoir noté votre nom, il vous attribue une date de naissance, quand ce n'est pas un prénom qu'il maquille à sa façon. Tu t'appelles Abd el-Kader, comme l'émir défait par l'armée de Bugeaud, le 16 mai 1843. La prise de la smalah, c'est le début d'une guerre cruelle, soulignée par la devise romaine *« Ense et araro »*. Par le glaive et la charrue. C'est le point d'orgue de la conquête menée par la France en Algérie. Autant dire que ce nom d'Abd el-Kader, l'employé de l'état civil le connaît lorsqu'il plaisante en

parlant de la *smalah*. C'est par l'évocation de ce mot, par ce fait d'armes, qu'a commencé la colonisation pour les habitants de Saint-Aimé, de Mostaganem ou d'Arzew, pour les gens de ce territoire rabaissés au rang de « races inférieures » par Jules Ferry et ses amis. C'est par ce mot que je découvre ce pays qui fut le tien, si peu le nôtre.

Une fois l'émir Abd el-Kader et sa famille débarqués à Sète pour y subir la réclusion et l'exil, des bateaux quittant les ports de France se sont emplis d'hommes et de femmes afin de gagner ce nouveau monde. Un éden supposé de l'autre côté de la mer. Autour des criques se sont installés des pêcheurs génois ou espagnols, petit peuple de gens sans histoires, portant la moustache et ne parlant que leur langue. Puis sont arrivés d'autres, au parcours de droit commun, bagnards de sang, refoulés, déportés pour raisons politiques, qui de leurs mains monteront des murets, de l'eau dans les collines. Ils s'appelaient Scotti, Serpaffi, ou bien Morand et Marquiset. Ces noms seront transformés par votre dialecte, votre façon de dire, et jamais malgré la pauvreté semblable, vous ne ferez vraiment langue commune. Sauf pour la guerre de 1914, lorsque vos parents partiront avec eux dans l'allégresse en saluant le drapeau de l'armée d'Afrique, se faire faucher sous leurs chéchias rouges. Sur le plateau du chemin des Dames, beaucoup suspendirent leur vol, pendant que les survivants se battaient autour de la ferme d'Hurtebise.

Rien qu'à l'évocation du nom de ce hameau, le froid me prend. Que dire d'eux, soldats égarés qui ne savaient rien des plaines grasses et collantes de l'automne 1916, ne connaissant ni les villages traversés ni les hameaux défendus au corps à corps parfois ? Il y avait dans les rangs des bataillons de ton père ces jeunes appelés, des *« boujadis »*,

comme ils disaient entre eux. Fiers-à-bras de vingt ans, sans peur du lendemain.

Mon grand-père s'est-il vraiment retrouvé pris dans cet enfer, aux confins d'Hurtebise ou à la ferme de la Creute ? Qui peut le dire avec certitude aujourd'hui ? À l'époque, il est vrai que l'on confondait tous les tirailleurs. Algériens, Tunisiens, Sénégalais, peu importe, on disait de vous que vous étiez des hommes courageux, marcheurs infatigables, prêts à mourir pour vos chefs, en citant volontiers le geste, en donnant le prénom d'un soldat ayant offert sa vie à la France. Sur le bord des routes, des stèles honorent à présent la mémoire des hommes tombés dans ces contrées.

Mais que sont devenus tes parents, tes oncles, ceux de ta famille, partis sans savoir ce qu'allait être le terme du voyage ? Après la pluie d'obus de l'hiver, le printemps les a vus combattre pour des bouts de terre labourée, des miettes de terrains hachés par la mitraille.

La suite de leurs combats, je ne la connais pas. On dit qu'ils finirent la guerre usés, que certains, comme ton père, sont retournés au village, les poumons saturés de gaz. On pense que le tien est mort là, à bout de souffle, sans t'avoir vu naître. On raconte aussi qu'il n'en est pas revenu, rendu en miettes dans une attaque de trop un 19 avril, jour où les tirailleurs subirent des pertes qualifiées de cruelles par les états-majors.

Il fallait un début, nous suivrons ce chemin au sortir des tranchées. Tu n'as plus de père, ta mère t'abandonne, je ne sais pas encore pourquoi. À huit ou dix ans, tu dormiras dans les arbres pour ne pas te faire dévorer par les chacals ou les hyènes.